

LE MONDE DE SOPHIA

Stéphanie Durand

PARTIE I

TOUT LE MONDE SAIT QUE LA NEIGE EST ROUGE

À mon soleil et mes trois étoiles

Prologue

Je ne peux pas décrire les minutes qui suivent. Je ne me souviens que de la douleur fulgurante sous mon ventre et du poids étouffant sur ma poitrine. Je ne me rappelle pas m'être débattue. Je crois que j'ai juste attendu docilement que l'enfer s'arrête.

Il se relève enfin. Il a un petit sourire aux lèvres qui me redonne envie de vomir. La caméra enregistre toujours. Il me tourne le dos pour remettre son pantalon.

Une colère, que je n'ai jamais ressentie, m'envahit tout à coup. Mon corps se réveille. Je vois la fine stalactite accrochée à la roche. Je l'attrape d'un coup sec et lui plante de toutes mes forces entre les omoplates.

Il se crispe en cherchant sa respiration. Je reste immobile derrière lui pour ne pas croiser son regard. Il s'écroule sur le côté. Un silence glaçant résonne dans la grotte.

10 ans plus tard...

Sophia Simon traversa la cour à pas vifs. Une fois de plus, elle était en retard. Le bruit pressé de ses bottes fourrées, martelant les dalles, lui rappela que si elle devait se dépêcher, c'est qu'elle avait hésité à venir, ce matin. Elle n'était toujours pas sûre que sa décision soit la bonne. Après tout, le secret professionnel serait-il encore d'actualité quand il apprendrait ce qu'elle avait fait ?

Essoufflée et les joues rouges, trop emmitouflée dans sa parka grise pour un jogging matinal, elle appuya sur l'interphone. Une plaque cuivrée annonçait « *Docteur William Harris psychothérapeute diplômé de la faculté de New York* ».

La lourde porte en chêne bascula et laissa entrer Sophia, dans un hall récemment rénové. Les odeurs de peinture lui firent tourner la tête. Avant de monter l'escalier en pierre, elle s'accrocha à la rampe et se calma une minute. C'était le grand jour. Elle l'avait décidé devant son miroir, ce matin. Elle devait se libérer de ce poids.

— Comprenez-moi bien docteur, commença Sophia une fois

confortablement enfoncée dans le canapé en velours beige, ça fait ... quoi ... trois mois... que je viens vous voir toutes les semaines ? Parfois deux fois par semaine. Et je sens bien que je ne vais pas mieux que cet été. Je ne remets pas en cause vos compétences. Je suis certaine qu'avec des personnes normales, vous obtenez de très bons résultats. Un deuil à faire, un divorce à encaisser, une crise d'adolescence... Mais je ne me sens pas normale. Je me suis toujours sentie à part. Comme invisible malgré mes hurlements.

Sophia reprit son souffle après cette longue tirade qu'elle avait tant de fois répétée dans sa salle de bain. Elle osa un regard vers le docteur. Il n'avait pas encore ouvert la bouche, notant inexorablement des mots sur son calepin. Ses longues jambes ne se décroiseraient qu'à la fin de la séance lorsqu'il la ramènerait à la porte et que la secrétaire lui donnerait son prochain rendez-vous.

Les yeux noisette de William croisèrent furtivement le regard sombre de sa patiente. Elle refixa aussitôt le sol. Elle écouta les quelques notes de Debussy qui résonnaient dans la pièce.

Dès le premier jour, elle avait été intimidée par le corps athlétique et la prestance de son psy. Mais c'est pourtant cette retenue qui lui avait donné envie de poursuivre une thérapie avec lui. Car, sans regarder la personne assise en face, elle pouvait se livrer plus facilement. Et puis, il savait écouter. Rien à voir avec ces docteurs qui discutaient avec vous comme si vous étiez amis. Elle ne voulait pas d'autres amis que Dany et Angie. Elle ne cherchait qu'une oreille attentive pour partager sa tristesse et ne pas devenir folle. Pas de conseils, pas de jugement, pas de pitié. Juste être écoutée, comme dans son journal.

Le moment était venu. Monsieur le psychologue arrêterait-il d'écrire dans son foutu carnet quand elle aurait lu le sien ? Décroiserait-il ses jambes prématurément pour la mettre dehors et appeler la police ? Elle avait espéré du réconfort, mais maintenant, face à cet homme intimidant, elle n'en était plus si sûre.

Elle déglutit péniblement. William Harris commença :

— Sophia, je vous écoute. Allez-y, pas de filtre, ici.

— OK...

Elle glissa une main hésitante dans son sac. Les yeux fermés, elle prit une profonde inspiration, essayant de se rappeler ses bases de yoga pour faire partir le nœud qui s'était invité dans son ventre depuis si longtemps.

— Je vous écoute... Mais je suis navré, Sophia, l'heure tourne, dit-il en

tendant son bras, pour dégager son poignet. J'ai un autre patient à 10H00 et...

Elle n'aimait pas se sentir pressée. L'angoisse devenait encore plus forte. Elle n'entendit pas la suite, hésita, bredouilla, puis se leva plus vite qu'elle n'aurait voulu.

Au bruit que fit la porte en claquant, le docteur William Harris aurait parié sa Rolex qu'il ne reverrait jamais cette fille. Il ramassa le foulard bleu oublié sur un des accoudoirs, en respira l'odeur enivrante de muguet en fermant les yeux et espéra pouvoir le lui rendre un jour.

So-So, mercredi 22 décembre 2004

Cher journal,

Papi t'a offert à moi hier. Il dit que ça fait du bien d'écrire ses pensées. Je ne sais pas s'il a raison, mais je vais essayer de lui faire plaisir.

Papi, c'est le seul qui me comprenne. Enfin, le seul grand, car Lucy fait de son mieux elle aussi. Lucy, c'est ma grande sœur. Elle a quatorze ans. Et la seule chose qui l'intéresse, crois-le ou non, c'est pas les garçons et les fringues, c'est d'être vétérinaire un jour. Moi je ne sais pas encore. « C'est normal à ton âge, dit maman, tu trouveras ta voie plus tard ».

Maman a trouvé la sienne à dix-huit ans. Elle sculpte le bois depuis toujours et elle en a fait son métier. Elle fait même des expos et elle adore ça. Elle adore mon père aussi. Elle aime Agathe, Lucy et moi, j'en suis sûre. Mais je pense qu'elle aime papa encore plus que nous trois. Elle ferait n'importe quoi pour lui. Et par amour pour lui, elle nous élève comme il a choisi. Toute notre éducation est basée sur les cinq lois de notre Communauté. J'ai dû les apprendre par cœur, même si je ne comprends pas tout :

- 1) Dieu est le seul décideur de ta vie.
- 2) Tu ne te plaindras pas.
- 3) Tu feras passer ta famille avant toi-même.
- 4) Tu ne t'abaisseras pas aux plaisirs primaires.
- 5) Tu répandras la parole de Dieu sur les ignorants.

J'ai toujours connu ces règles, elles font partie de ma vie, mais depuis quelques mois, je me pose des questions. C'est peut-être parce qu'à l'école, Madame Vannier nous a expliqué que nous sommes des êtres vivants libres et maîtres de leurs pensées. J'ai même dû faire une rédaction sur « *Que ferais-tu si, pendant une journée seulement, une fée te donnait tous les droits ?* » J'aurais voulu écrire que je ferais une super

fête pour mon anniversaire parce qu'à onze ans, je voudrais bien faire comme les autres et avoir enfin des amies. J'aurais voulu écrire que j'aurais le droit de refuser d'aller sonner aux portes pour convaincre les gens de penser comme nous. J'aurais voulu écrire que je voudrais un jour avoir le droit de commander un cadeau à Noël, peut-être la Barbie Sirène qui me fait mourir d'envie.

J'avais tellement de choses à dire que je n'arrivais pas à commencer. Quand Madame Vannier est passée derrière moi, j'ai donc rapidement écrit : « *Si une fée me donnait tous les droits pendant une journée, je grimperais sur l'arbre de la cour.* »

Papa a lu ce début de rédaction quelques jours plus tard.

— Alors comme ça, So-So, tu rêves d'escalade ? Ta maîtresse est une idiote de laisser penser aux enfants qu'ils pourraient commander un jour.

La feuille était coincée dans ses mains énormes. Je voulais juste qu'il la signe pour pouvoir me réfugier dans ma chambre. Mais il a continué de sa grosse voix :

— Même moi je ne commande pas tout So-So. Tu sais que Dieu dicte notre conduite. Donc si escalader l'arbre de la cour est interdit, tu ne dois pas rêver de le faire. Tu l'acceptes. Point final.

Papa, quand il parle, tout le monde écoute. Lui aussi, il est doué avec ses mains. Il fabrique des ponts et d'autres trucs en acier. Quand il est arrivé de Paris à vingt ans avec l'espoir de devenir bûcheron dans les forêts canadiennes, il n'avait pas prévu que ce serait si difficile. Alors, quand il a compris que l'acier offrait énormément d'emplois à Sorel, il a oublié son rêve et a signé un contrat dans une usine de sidérurgie.

C'est sur la patinoire de notre petite ville qu'il a rencontré maman. De longues boucles noires dépassaient de son bonnet à pompon et papa est immédiatement "tombé en amour".

— Tu vois, So-So, ta mère, c'était comme un ange. Quand je l'ai vue, je n'y ai pas cru. Et je ne l'ai plus quittée.

Et c'est aussi là, dans l'Église Communautaire du Pardon, que papa a rencontré Dieu.

— Dieu, ce fut une révélation. Il a guidé mes pas. Et il guide les tiens. Tu comprendras quand tu seras plus grande.

Moi, pour l'instant, je ne ressens rien de spécial pour Lui. Je trouve juste qu'Il me prend tout mon temps libre.

Ce soir, comme tous les mercredis, ma famille et moi, on marche jusqu'à notre Église. Quelle que soit la température, papa veut qu'on y

aille à pied. Un kilomètre et demi avec de la neige jusqu'aux genoux en hiver, il dit que ça ouvre nos esprits avant de les nourrir.

Après avoir passé le pont, la couche de neige est plus fine. La grosse machine l'a aplatie. On avance dans ma rue préférée de Sorel à cette période de l'année. Les guirlandes lumineuses clignotent au-dessus de nos têtes, les vitrines des magasins sont magnifiquement décorées et des odeurs de sucre chauffé viennent chatouiller mes narines. J'aimerais tellement retrouver cette ambiance à la maison.

Gaëlle a raconté une fois à la maîtresse tout ce que fait sa famille avant les fêtes pour préparer Noël. Je trouve presque que c'est un peu trop, mais ça me fait brûler de jalousie. Chez nous, c'est un mois comme les autres. On passe à travers les gens joyeux comme des automates.

— Rappelle-toi de notre quatrième Loi So-So, me dit papa en voyant mes yeux écarquillés devant la boutique de jouets.

— Oui, papa, j'ai répondu en baissant la tête.

Je crois qu'une larme aurait coulé sur ma joue s'il ne faisait pas aussi froid. Sa grosse main gantée me tire le bras un peu plus fort. Mais mon naturel revient au galop.

— Dis, papa, qui a inventé ces règles ?

— Tu le sais bien, voyons ! Ce sont les premiers missionnaires qui ont répandu la bonne parole sur notre Terre. Ils avaient compris ce qui manquait aux Hommes pour être pleinement heureux.

— Mais si ça ne me rend pas heureuse moi, pourquoi tu continues à me forcer ?

Je crois que cette phrase est sortie de ma bouche sans que je la prononce. La gifle que je reçois est atténuée par le gant de papa et ma capuche polaire, mais ma joue est encore chaude et sûrement rouge quand on arrive au pied de notre Église.

Lucy me glisse discrètement à l'oreille :

— T'inquiète pas So-So !

Agathe et maman me lancent un regard noir. Papa se remet à sourire en haut des marches. Il quitte son gant pour serrer la main d'Alain Beaumont, notre chef. Devant lui, papa et maman ne sont pas les mêmes. Papa semble plus petit. Maman est toujours minuscule, mais semble plus fragile. Elle sourit bêtement. Au moins, il fait chaud dans la pièce. L'énorme porte, sculptée par maman, se referme sur nous. Un calvaire de deux heures d'ennui va commencer.

William, mercredi 14 août 2019

Ce matin, après mon jogging très matinal le long de l'East River, je suis rentré me doucher. Mais le jet glacé n'a pas réussi à m'ôter de la tête leurs visages. C'est dur tous les jours, dès que je pose un pied par terre ; ça l'est pourtant davantage à cette date, chaque année depuis cinq ans.

Ben en aurait six aujourd'hui. Il apprendrait à lire et commencerait peut-être à escalader de petits sommets pour faire comme moi. Martha, elle, serait toujours Martha. Une épouse douce et aimante, une maman attentionnée pour Ben, une institutrice adorée par ses élèves.

Mais la vie en a décidé autrement. Je me suis donc encore levé ce matin sans but précis. J'enchaîne mon rituel matinal sans réfléchir. C'est la seule façon que j'ai trouvé pour ne pas abandonner et les rejoindre. C'est aussi pour ma mère et pour Teddy que je ne lâche pas. Ça les détruirait davantage s'ils me perdaient aussi.

La première année, c'est eux qui m'ont sauvé des sables mouvants dans lesquels je m'enfonçais. Maman a toujours été là pour moi en mère poule malgré mes vingt-six ans à l'époque, ce n'était pas étonnant. Mais Teddy a su me prouver à quel point je suis son ami. C'est le seul membre de mon ex-belle-famille qui ne m'ait pas tourné le dos. Il a pourtant été effondré par le décès prématuré de sa sœur jumelle et de son neveu. Mais il m'a pardonné.

— Bonjour Annie, combien de rendez-vous aujourd'hui ?

— Oh bonjour Monsieur Harris ! Vous avez trois patients ce matin et cinq cet après-midi, répond ma dévouée secrétaire en consultant l'ordinateur. La première est une nouvelle patiente. Elle doit arriver dans ... six minutes.

— Juste le temps pour un petit café.

— Je vous l'apporte tout de suite.

— Merci Annie.

Ce sera déjà le troisième depuis mon réveil et il n'est même pas 9H00.

— Annie ?

— Oui monsieur ? dit-elle en mettant une capsule neuve dans la cafetière.
— Comment s'appelle cette patiente ?
— Sophia Simon.
— D'accord, je serai dans mon bureau. Faites-moi signe quand elle sera là.

En l'attendant, la tasse fumante à la main, je consulte rapidement les notes de mes autres patients de la matinée. J'ai l'habitude d'écrire à la main dans un carnet relié. Je n'ai pas pu me résoudre à renoncer au papier, même si un ordinateur aurait bien sûr ses avantages. Teddy dit que je suis un peu vieille école. Mais j'assume. Le bruit du stylo sur la feuille m'aide à me concentrer sur ce que me livrent les gens de leur intimité.

Patrick est un homme de cinquante ans qui vient de perdre son emploi. Sa femme a demandé le divorce. Sheela, jeune femme de trente-cinq ans, ne parvient pas à tomber enceinte malgré six FIV. C'est son mari qui est stérile.

Cet après-midi, il y aura encore d'autres personnes avec des problèmes différents ou quasi identiques à écouter, à conseiller, à soigner. Une journée banale, mais j'aime mon métier par-dessus tout.

Moi aussi, j'ai dû commencer une thérapie il y a cinq ans. Comment se remettre de la perte de sa femme et de son bébé quand on est responsable de leur mort ? Je traverse la ville tous les lundis soir, pour ne pas consulter un collègue qui me connaîtrait. Je n'ai pas parlé de ma profession, seulement du trou béant dans ma poitrine qui m'arrache des hurlements presque toutes les nuits. Je revis en rêve la descente vers l'enfer, encore et encore. Je me réveille en sueur et étends le bras vers l'autre côté du lit, espérant y retrouver le corps réconfortant de ma femme. Je tends l'oreille dans l'obscurité au cas où Ben réclamerait un biberon. Mais il n'y a que le vide et le silence.

Vendre la maison m'a un peu aidé. Dans mon appartement du Lower East Side, au moins, je ne les revois pas dans chaque pièce : Martha assise au piano, Ben sur son tapis, mâchouillant son doudou, Martha se brossant les cheveux avant de me rejoindre dans le lit, Ben crapahutant sur la pelouse, Martha, Ben... Ma tête va exploser !

Je dois me ressaisir avant l'arrivée de ma patiente. Elle est en retard, ce qui n'arrange pas mon humeur. Je suis en train de lancer la playlist de musique classique quand Annie frappe à la porte. Il est 9H25.

— Votre rendez-vous de 9H00, monsieur, dit-elle en laissant passer une jeune femme.

— Merci Annie.

— Bonjour, asseyez-vous, dis-je en serrant la main et en désignant le siège à la nouvelle arrivée.

— Bonjour docteur, désolée pour le retard, dit-elle avec un petit sourire gêné, c'est la cohue dans le métro à cette heure-ci.

— Vous venez d'où ?

— De Greenwich Village. Vous connaissez le quartier ?

— Un peu, je me rends parfois dans la bibliothèque Elmer Holmes et la High Line est parfaite pour courir.

— Vous aimez aussi courir ?

— Je ne peux pas m'en passer. Mais je pense que vous n'êtes pas venu me voir pour parler de mes goûts ?

J'ai peut-être été un peu sec là... Son joli sourire vient de disparaître. *Vite, rattrape-toi !*

— Sophia Simon, c'est bien ça ? Voulez-vous me dire les raisons de votre venue ?

Elle a l'air de chercher par où commencer. Ma gorge est nouée. J'ai l'impression d'être face à un faon que je risque de faire fuir en avançant trop vite.

— Je crois que le décès de ma mère l'an dernier a été l'élément déclencheur.

— Je suis désolée. Vous pouvez commencer par là.

— Elle a été malade un bon moment. Je n'étais pas à ses côtés. Je m'en veux de ne pas l'avoir revue avant son décès.

Je note dans mon carnet : « *Sophia Simon, Greenwich Village, jogging, mère morte il y a un an (maladie), fâchées ? culpabilité* ».

— Heureusement, mon père était là pour elle. Il l'a toujours été. C'était le couple idéal pour moi.

Devant son silence, je propose :

— Voulez-vous parler des raisons de votre éloignement ?

— Non, pas vraiment... Disons que je n'avais pas les mêmes idées que mes parents et que ça devenait invivable. J'ai appris tellement plus de choses loin d'eux, que je ne peux regretter mon départ de la maison. Mais, j'aurais juste voulu lui dire au revoir... et que je l'aimais...

— Et votre père ?

— Quoi ? Je l'aime aussi bien sûr. Mais je lui en veux. C'est compliqué. Il n'a pas su être là quand j'en ai eu besoin.

Elle pousse une mèche de cheveux sombres derrière son épaule et

mon corps se raidit. J'aperçois un tatouage discret sur l'intérieur de son poignet gauche. Il y a beaucoup de mystère dans ce qu'elle raconte. Elle est là, c'est déjà une étape quand on choisit de voir un psy, mais elle n'est pas encore prête à dévoiler vraiment ce qui ne va pas. Je vais devoir y aller en douceur.

— Avez-vous déjà consulté ? Depuis le décès ? Ou avant ?

— À peine. J'ai vu quelqu'un il y a quelques mois, mais ça n'a pas fonctionné. Il faisait de l'hypnose et je n'ai pas aimé l'idée de ne rien contrôler.

— L'hypnose est une excellente technique pour faire remonter des souvenirs refoulés. Mais il faut lâcher prise et faire totalement confiance au praticien. Ça ne fonctionne pas sur tout le monde.

— Je n'ai pas essayé de toute façon, je suis partie avant.

L'heure tourne trop vite. Je n'ai soudain aucune envie de la voir partir pour commencer la consultation de Patrick !

— Je crois que je suis là pour faire mon deuil. Vous pouvez m'aider ?

— Oui. Ce sera peut-être long. Mais avec mon aide, vous y arriverez.

Comment je peux raconter ça, alors que je n'y parviens pas moi-même depuis cinq ans ? Je ne pense pas qu'elle ait tué sa mère, donc ce sera sûrement plus facile pour elle. Et je suis un bon psy. Enfin, vu le nombre croissant de patients qui s'adressent à moi, je vois que ma réputation est faite à New York.

— Je suis désolé, la séance est terminée. Ce sera plus long la prochaine fois... dis-je au bout d'une demi-heure.

— Oui je ne serai pas en retard !

Son clin d'œil et son sourire malicieux me font l'effet d'un électrochoc. J'ai l'impression de sortir d'une hibernation.

— Nous avons bien avancé tout de même Sophia. Annie va vous donner votre prochain rendez-vous, dis-je en me levant.

Elle m'imita et attrape son sac à main. Elle porte une robe légère bleue qui met son corps en valeur. Cette fille est tout simplement renversante !

Je la raccompagne à la porte, lui serre la main et dit à Annie que je reverrai mademoiselle Simon la semaine prochaine.

Patrick est là. Il a déjà les yeux bouffis d'avoir trop pleuré. Je ne parviens pas à écouter les premières minutes de sa plainte, tellement mon esprit est occupé à revivre la scène délicieuse qui vient de se dérouler.

Pour me sortir cette fille de la tête, je touche la petite cicatrice qui

me barre le sourcil gauche. Le seul indice concret de l'accident, toujours là pour me rappeler que ce n'était pas qu'un cauchemar. Ma tête a heurté la vitre quand la voiture a atterri de plein fouet dans un pylône. Un traumatisme crânien. Dix heures de coma. Une brouille par rapport aux blessures de ma femme. Elle venait de se détacher pour redonner sa sucette à Ben. Il hurlait depuis plusieurs kilomètres et j'ai refusé de m'arrêter sur le bord pour ne pas être en retard. Quand je me suis retourné deux secondes pour les regarder, Martha a traversé le pare-brise. Sa colonne vertébrale a été brisée. Les médecins ont dit qu'elle est morte sur le coup. Je l'espère. Pour qu'elle n'ait pas eu le temps de me haïr comme je me hais. Le siège-auto de Ben ne l'a pas sauvé. Le choc frontal lui a causé une torsion fatale du cou. Les pompiers, arrivés les premiers, n'ont rien pu faire.

La justice a conclu à un accident. Je n'avais pas bu. Je n'avais jamais commis d'infractions. Je crois pourtant que n'importe quelle punition m'aurait aidé à me pardonner. Mes beaux-parents n'ont pas réussi à me reparler. Je leur ai arraché le cœur. Juste pour honorer ma foutue ponctualité légendaire !

L'odeur de muguet envahit encore la pièce et je ne parviens pas à me concentrer sur les lamentations de Patrick. Je m'aperçois que je ne suis plus en train de prendre des notes, mais je griffonne un S majuscule. J'ai l'impression d'avoir quatorze ans à nouveau.

— Désolé, Patrick ! Je vais devoir écourter la séance d'aujourd'hui. Je ne vous la compterai pas.

Je ramène à la porte ce pauvre homme déprimant, aux yeux encore plus gonflés qu'à son arrivée. J'ai besoin des quinze minutes avant que Sheela ne commence à me parler du vide qu'elle ressent dans son ventre et de la haine refoulée envers son mari.

Annie me regarde avec étonnement, mais est assez discrète pour ne rien dire.

— Prévenez-moi quand mademoiselle Olson sera là. Au revoir Patrick, encore navré pour ce contre-temps. Annie va vous trouver un autre rendez-vous.

Les sanglots étranglent sa voix et je ne comprends pas sa réponse.

Dans mon bureau, je monte le son de Debussy et je sors mes haltères pour me défouler un peu. Je ne me reconnais pas. Je n'ai pas ressenti ces émotions contradictoires depuis que je suis tombé amoureux de Martha au lycée.

Pendant longtemps, ce n'était que la sœur de mon meilleur ami d'enfance. Et puis à seize ans, mon regard sur elle a changé. Je n'interprétais plus de la même manière ses blagues et ses tapes dans le dos. Je commençais à faire attention à la moindre de ses tenues ou de ses changements de coiffure. De son côté, elle a mis un an à accepter un rendez-vous galant. Pour elle, je n'étais que le copain un peu trop sérieux de son jumeau. Il m'a fallu beaucoup de patience et de fleurs pour la séduire. On ne voulait pas blesser Teddy, donc au début, notre relation est restée secrète. Nous aimions ça tous les deux. Puis un jour, il a compris que la fille qui me chavirait le cœur et vidait mes économies n'était autre que sa sœur. Il l'a deviné tout seul, sans événement particulier. À son habitude, il a pardonné le secret et a été ravi pour nous. Pas une seule fois, il n'a montré sa crainte d'être délaissé par son meilleur ami et sa sœur en même temps. Teddy, c'est un type en or. Il l'a d'ailleurs prouvé dix ans plus tard, après l'accident.

J'y vois plus clair. Martha est morte. Je suis attiré pour la première fois par une autre femme. C'est normal et même plutôt rassurant. En attendant de revoir Sophia la semaine prochaine, qui va me sembler une éternité, je rassemble mes idées pour redevenir un bon psy. Un pas à la fois.

— Bonjour Sheela !

Angie, mardi 10 septembre 2019

La chambre est toute rose, visiblement sur le thème des princesses Walt Disney. Tous ces flics dans cet univers féérique dénotent complètement. Mais c'est mon quotidien. On est rarement bien intégrés au paysage.

Aujourd'hui, je dois apporter des pièces à conviction au dossier Anna Wexler. Sa mère est accusée de meurtre avec préméditation sur son père. Mon rôle d'enquêtrice est d'envisager qu'elle ait pu le tuer pour défendre sa fille, ce qui allégerait sa peine.

Anna Wexler a neuf ans. Elle vit dans une maison coquette dans Brooklyn. Elle va à l'école la journée, comme tous les enfants de son âge. Elle joue à la poupée, comme beaucoup de petites filles (moi, j'étais plutôt pistolets en plastique et gants de boxe, mais chacun ses goûts). Et, d'après ce que l'assistante sociale en a tiré hier en lui parlant, Anna remplace régulièrement maman dans le lit de papa quand maman travaille la nuit à l'hôpital. Ça se passe aussi dans son lit princesse parfois. C'est d'ailleurs là que ça aurait eu lieu pour la dernière fois. Putain ! Si cette gamine dit vrai, elle a vécu l'enfer pendant deux ans avant que sa mère ne la sauve.

Sur les draps défaits, il y a du sang, beaucoup de sang. Monsieur a saigné comme un porc quand madame l'a assommé avec le vase du couloir en rentrant de sa garde.

Notre job aujourd'hui est de relever d'autres traces de fluides corporels ou débris qui n'auraient rien à faire dans le lit d'une petite fille. La police scientifique s'affaire. Les relevés ADN commencent.

J'ai besoin d'une cigarette, mais je dois attendre d'être dehors. Hors de question de polluer la scène du crime. Je réalise que mon agacement vient de l'âge de la petite victime. C'est celui de Josh. Ma perle, ma raison de me lever le matin.

Les aboiements du chien enfermé dans la cuisine attisent ma migraine et ne me rassurent pas.

— Dans combien de temps la SPA ?
— Ils ont dit qu'ils viendraient dans la matinée, lieutenant. Que c'était pas une urgence, me répond Brad, une jeune recrue de mon service.
— Merde ! Comment ils veulent qu'on bosse tranquille avec ce clebs !
— La p'tite voudra peut-être le récupérer quand tout sera fini ?
— À mon avis, c'est le dernier de ses soucis pour l'instant. Elles pourront toujours aller le chercher si sa mère s'en tire. Et pour ça, vaudrait mieux s'activer.

Une dizaine de tubes s'alignent les uns à côté des autres dans une valise. La chasse aux indices a apparemment été productive.

Je vais faire un tour dans la suite parentale à l'autre extrémité du couloir. Le lit est encore fait. Le père a-t-il directement rejoint sa fille dans sa chambre après avoir regardé la télé ? La chaîne encore allumée à notre arrivée diffusait un match de football hier soir. Les Giants contre les Vikings. Faudra que je demande le score. Peut-être que le résultat a influencé son humeur ? Peut-être qu'il n'a même pas vu la fin, trop pressé d'avoir terminé avant l'arrivée de sa femme ?

Dans la chambre, tout est parfaitement propre et rangé. Rien à voir avec le désordre de celle d'Anna. J'en conclus qu'il ne s'est rien passé ici hier soir. J'ouvre à tout hasard les tiroirs et les placards, mais il n'y a que des habits impeccablement pliés et quelques bouquins sur la table de nuit.

Je me demande si Monsieur Wexler astiquait tout avant le retour de son épouse pour qu'elle ne voie rien pendant deux ans. À moins qu'elle ait su, mais ait fermé les yeux sur ces horreurs, jusqu'à cette nuit. Cette idée me donne envie de vomir. Je ne pourrais jamais faire une chose pareille à mon fils. De toute façon, Josh n'a pas de père.

Dans la salle de bain attenante, le côté maniaque des parents, ou d'un des deux seulement, saute encore plus aux yeux. Chaque serviette est minutieusement roulée sur une étagère comme dans les hôtels. Le miroir n'a pas une seule trace d'éclaboussure et on pourrait manger par terre sans crainte. J'ai peur que le service scientifique ne trouve rien ici.

Dans le couloir, près de la chambre d'Anna, il y a de l'eau et des fleurs éparpillées au sol. Ça doit être là que madame Wexler a improvisé l'arme du crime. Près du lit, des débris de poterie traînent sur le couvre-lit rose et par terre. Certains sont gluants de sang. Ce qui signifie que l'accusée a frappé au moins une deuxième fois. Mauvaise nouvelle pour la défense. Un seul coup n'a peut-être pas suffi à assommer suffisamment son costaud de mari. L'intention était-elle de donner la mort ou de

dégager sa fille pour s'enfuir ? Les avocats des deux parties s'affronteront de longs mois pour le déterminer, grâce à toutes les preuves relevées ici et aux interrogatoires au poste. Le témoignage de la gamine est très important. Elle a fait gagner du temps à sa mère en se livrant le jour-même. Les jeunes victimes d'inceste ne le font pas souvent. Le secret fait partie de leur quotidien. Ces enfants jouent un rôle devant les membres de la famille qui ne savent pas, un rôle à l'école, un rôle au cours de gym ou de basket. Et les enfoirés continuent en toute tranquillité de voler leur vie d'enfant. Anna va devoir se reconstruire.

— Sophia n'est toujours pas arrivée ?

— Euh... je n'sais pas lieutenant. Je descends me renseigner si vous voulez.

— Fais donc ça, Brad. On a un besoin urgent des photos pour pouvoir tout emballer.

Putain Sophia ! Qu'est-ce que tu fous ma belle ? Je regarde mon portable, mais il n'y a pas de message de mon amie. J'ai par contre trois appels manqués de mon supérieur, le capitaine Spencer Matthews.

— Je dois passer un coup de fil les gars. Je sors un moment.

En descendant l'escalier en demi-cercle, je prête attention aux portraits encadrés qui recouvrent le mur. Je ne les ai pas vraiment vu en montant à l'étage ce matin. Tous représentent Anna, de la naissance à aujourd'hui. Aucun du couple. Et sur neuf photos sur dix, Anna pose avec son papa. C'est impressionnant ! Anna dans les bras de papa à la maternité, Anna soufflant ses deux bougies sur les genoux de papa, Anna sur un petit vélo tenu par papa, Anna lançant un ballon à papa. Quelle était la place de sa maman dans ce trio ? Elle apparaît sur une seule photo sur laquelle Anna prend un air boudeur, déguisée en princesse, à côté de sa mère en costume d'abeille, un grand sourire aux lèvres.

Une angoisse m'envahit soudain. Madame Wexler a-t-elle voulu sauver sa fille ou a-t-elle eu un accès de jalousie ? Je me fais sûrement des idées. Elle aimait peut-être tout simplement prendre des photos et monsieur Wexler était un paternel très proche de sa fille. Jusqu'à ce que tout dérape.

Je me dépêche de passer devant la cuisine fermée dans laquelle le chien aboie toujours. Putain de SPA ! Je sors sur le perron et passe sous la bande de plastique jaune. En allumant une cigarette, je rappelle mon chef :

— Ah ! Angélique, merci de me rappeler. Ma femme insiste pour que

vous veniez manger à la maison dimanche. Avec le petit Josh bien sûr. Je lui ai dit que vous n'étiez pas très... dîner, mais...vous allez bien manger à un moment ou à un autre. Je lui parle tellement de votre excellent travail qu'elle veut absolument vous rencontrer.

Merde ! Je n'ai aucune envie de bouffer à table, sur une belle nappe blanche et des couverts en argent. Si je n'avais pas cru à une urgence pour le boulot, je n'aurais jamais rappelé ce bon vieux Spencer. La soixantaine bien tassée, il est fier de sa bedaine qui prouve d'après lui les qualités culinaires de sa femme. Vite, trouve une excuse !

— Je suis désolée Spencer. Vous remercieriez Béthany, mais ce week-end, Josh a une compétition d'athlétisme. Nous partirons samedi matin de bonne heure et...

— Pas d'excuse Angélique ! Vous aurez bien deux heures à nous accorder. Disons dimanche soir. Vous serez bien revenus quand même ! Plus possible de me défilier...

— D'accord, je viendrai avec plaisir dimanche à 19H00. Avec Josh, vous êtes sûr ? Je peux le laisser à ma voisine.

— Non, non, non ! On ne voit pas souvent nos petits-enfants et Beth cuisine toujours pour une tribu !

Spencer part dans un éclat de rire guttural, puis une quinte de toux grasse. Lui aussi est un gros fumeur et la tache sombre sur son poumon ne l'a pas encore empêché de continuer.

— Donc à dimanche.

— Oui Angélique, à dimanche, je vous laisse travailler. L'affaire Wexler ?

— Oui, je suis sur place. C'est pas joli.

— Une sale affaire j'en ai peur.

Je raccroche. J'ai envie d'aller à ce dîner comme d'aller me pendre mais je sais que Josh sera aux anges ! Il n'a vu que trois fois ses grands-parents et il a peut-être besoin d'une présence masculine dans sa vie. Ce gentil couple pourrait faire l'affaire.

Sophia, mercredi 20 novembre 2019

Son départ précipité de chez son psy bouleversa Sophia. Elle n'avait pas tenu sa parole. Elle ne savait même pas si elle parviendrait à y remettre les pieds. Pourtant, quelque chose au fond d'elle lui disait qu'ils se reverraient. En tant que médecin ou dans sa vie privée, mais elle ne pouvait se résoudre à ne jamais revoir ces yeux noisette, cette cicatrice sur le sourcil gauche, ces longues jambes... *N'importe quoi, arrête !*

Sophia avait la sensation qu'elle lui plaisait aussi mais William Harris restait tellement professionnel que c'était dur à dire. Elle espérait mais avait aussi terriblement peur. Pouvait-elle livrer ses lourds secrets à quelqu'un qui partagerait sa vie ?

Le petit vent de novembre la fit frissonner malgré le soleil qui approchait de son zénith. *Mince ! Où est mon foulard ? Sûrement sur le canapé beige...*

Dans le métro qui devait la conduire dans son quartier pour retrouver Dany, elle relut son journal pour la centième fois. Depuis le premier petit carnet offert par Papi, elle en avait noirci des dizaines. Mais c'est celui de 2010 qui était dans ses mains, celui où tout avait basculé, certes, mais aussi, celui où elle avait pris un nouveau chemin et avait elle-même sauvé son avenir. C'était avec ce journal-là qu'elle voulait alléger sa conscience ce matin. Elle n'avait pas été assez forte.

L'annonce de son arrêt la sortit de ses pensées. Comme elle était partie en avance, il lui restait du temps avant de rejoindre son ami au Bluestone pour boire un café. Elle s'autorisa donc un petit détour pour tenter de se changer les idées. Elle savait que Dany la réconforterait mais elle ne souhaitait pas lui parler de son rendez-vous d'aujourd'hui. Il pensait qu'elle ne consultait un psy que pour faire le deuil de sa mère et parler de son enfance difficile dans la Communauté. S'il savait... Il ne la regarderait peut-être plus comme il le faisait toujours. Avec amour, estime et fierté.

Sophia traversa le Washington Square en jetant un œil amusé aux

joueurs d'échecs. Elle n'avait jamais rien compris à ce jeu. Trop d'anticipation peut-être. Dany y remportait régulièrement quelques dollars. Elle adorait cet endroit plein de vie. Pas besoin d'aller jusqu'à Central Park pour photographier les écureuils auxquels elle rêvait dans son enfance. Aux beaux jours, ils étaient nombreux à attendre les cacahuètes des touristes. La brise fraîche de ce matin les rendait sûrement moins téméraires car elle n'en voyait qu'un. Elle regretta de ne pas avoir son appareil photo sur elle.

Au détour d'une rue, Sophia aperçut un imposant édifice en grès rouge. C'était l'Église de l'Ascension. Elle se demanda si des familles avec autant de règles venaient encore y célébrer leur culte. Elle n'avait pas remis les pieds dans un bâtiment religieux depuis dix ans. Elle avait découvert une autre forme de dévouement. Celui de se consacrer à sa passion pour la photographie dont elle avait fait son métier.

C'est dans l'école où elle avait tout appris que Sophia avait rencontré Dany. Daniel Armstrong avait toujours été là pour elle depuis. Bizarrement, c'était la version masculine de Sophia physiquement. Ses origines cubaines n'étaient pas si éloignées de celles de son amie après tout. Sophia avait un quart de sang dominicain. En revanche, Dany était le plus gros fêtard qu'elle n'ait jamais connu. Il ne pouvait pas passer un week-end sans aller danser jusqu'au petit matin et ramener un nouveau gars dans son lit. Il pensait à chaque fois être amoureux et ça faisait sourire Sophia quand il lui racontait ses exploits de la veille avec autant d'enthousiasme.

Dany était un artiste. Il avait atteint l'excellence dont Sophia rêvait et ses expos de photos ne désemplissaient pas. Une galerie à Wall Street lui avait fait signer un contrat à l'année et renouvelait ses œuvres toutes les trois semaines. Dany était un acharné du travail. Même en sortant le soir, il se levait tôt et partait immortaliser des instants de vie. Ses paysages étaient magnifiques, mais sa spécialité, c'était de capter le moment où des gens vivaient, tout simplement.

Ne lui arrivant pas à la cheville, Sophia s'était tournée vers la photographie forensique. Tous les jours de boulot, elle prenait des centaines de clichés de scènes de crimes. Mais tous les jours de repos, elle retournait à sa vraie passion et photographiait la nature qu'elle pouvait trouver à New York. C'était une ville parfaite pour ça. La verdure ne manquait pas. Sophia était tombée amoureuse de cet endroit dès qu'elle y avait mis les pieds. Elle ne retournerait pour rien au monde

vivre au Canada dans sa petite bourgade gelée. Son pays lui rappelait trop de mauvais souvenirs.

Au 55 de la Greenwich Avenue, Sophia entra. Le Bluestone Lane Coffee était devenu le repère des deux amis. Ils vivaient tous les deux dans le quartier et adoraient son ambiance. La façade vitrée en angle et la déco bleue donnaient à Sophia l'impression d'être dans un aquarium.

Elle s'installa au comptoir sur un des tabourets noirs et blancs, comme toujours, sauf en été, où une place en terrasse leur convenait mieux.

— Qu'est-ce que je vous sers, mademoiselle ?

La serveuse était nouvelle. Tant mieux. Sophia n'aurait pas besoin de faire la conversation au patron aujourd'hui.

— Un double cappuccino, s'il vous plaît.

— Vous venez du Québec ?

— Euh... oui. Mon accent ?

— Oui, j'y ai vécu pour mes études, à Montréal. Vous êtes d'où ?

Sophia se força à rester polie. Elle n'avait aucune envie de faire la causette, encore moins sur son pays.

— Pas loin de Montréal. Une petite ville.

— Laquelle ?

— Salut ma belle ! dit Dany en déposant un baiser sur la joue de son amie. Sophia fut bien heureuse qu'il ait coupé la parole à cette serveuse trop curieuse.

— Vous prendrez quoi monsieur ? dit la jeune fille d'un air plus renfrogné.

— Comme mon amie, merci.

— OK, deux doubles cappuccinos.

Sophia rendit son sourire à Dany. Il comprit d'un coup d'œil que sa confidente n'allait pas bien.

— Alors ma jolie ! T'as vu ton beau psy ce matin ?

— Comment tu sais qu'il est beau ? dit Sophia amusée.

— Vu ce que tu m'as dit de lui, je l'imagine comme un Apollon musclé, avec de grands yeux et ...

— Stop Dany ! Tu décris ta conquête de samedi-là ?

— Pas du tout, je suis resté sage. J'avais trop de boulot en retard pour le vernissage de dimanche. Tu viendras y faire un tour j'espère ?

— Bien sûr... dit-elle l'air songeur

— Bon, toi, tu dois te changer les idées. Alors je suis venu te proposer un petit week-end de glisse. Devant les yeux tristes sans expression de son amie, Dany poursuivit :

— J'te fais le topo : deux jours sans penser à autre chose qu'à sentir le vent dans tes cheveux et la poudreuse sous tes pieds. Ce serait pas l'extase ?

— Tu sais bien que le ski, c'est pas ma tasse de thé. Je suis plus à l'aise sur la terre ferme.

— Viens au moins avec nous pour te changer les idées. Tu boiras des cappuccinos en nous attendant !

— Tu pars avec qui cette fois ? dit Sophia en soulevant sa lourde tasse bleue.

— Un ou deux potes, répondit Dany l'œil malicieux.

— Une ou deux conquêtes, quoi ! Je serai de trop, tu n'crois pas ?

— Pas du tout, tu n'es jamais de trop. On part que tous les deux si tu veux.

— T'es adorable Dany, mais je ne suis pas sûre de pouvoir m'absenter pour l'instant. On est sur une grosse affaire. Je risque à tout moment d'être appelée pour d'autres clichés.

— Vous êtes toujours sur cette histoire de la gamine violée par son père ?

— Oui, le procès s'ouvre dans quelques jours. Angie ira à la barre.

— Josh et elle vont bien ?

— Ils vont bien. Je passerai les voir tout à l'heure pour savoir si Angie est prête pour le tribunal.

— À part ça, des nouvelles de ton grand-père ?

— Toujours pareil. Tu te rappelles ? Il m'a prise pour l'infirmière la dernière fois. Ça évolue mal... Je vais devoir y retourner plus tôt que prévu.

— C'est plus flatteur que de te confondre avec sa mère comme l'année dernière !

— Tout dépend de quelle infirmière tu parles ! plaisanta Sophia.

Ils partirent dans un éclat de rire. Elle se sentait déjà mieux.

— Bon je dois y aller, ma belle ! dit Dany en enroulant son écharpe autour de sa queue de cheval et en déposant dix dollars sur le comptoir. Pour l'amour du ciel Sophia ! Pose quelques jours début décembre et vient avec nous. Y a rien de mieux que de dévaler des pistes immaculées pour oublier ses soucis !

Sophia répondit par un sourire et laissa partir son ami. Une fois Dany sorti du café, elle sentit à nouveau sa boule au ventre. Elle regrettait tellement de ne pas tout dire à cet homme ! Mais elle avait trop peur de le perdre.

Sophia reprit le métro pour rejoindre la pointe sud de l'île de Manhattan. C'était là qu'elle prenait régulièrement le ferry pour rendre visite à son amie Angie sur Staten Island. Même si ces deux femmes se croisaient souvent au boulot, sur les scènes de crimes ou au QG de la NYPD, Sophia aimait la retrouver chez elle pour partager un moment avec Josh et elle.

Ce duo mère-fils lui apportait du réconfort, lui montrait ce que pouvait être un lien fort et sécurisant entre un parent et son enfant. Sophia était certaine que, quoi que fasse Josh un jour, Angie ne l'abandonnerait jamais à son sort et tenterait par tous les moyens de le retrouver. Ses parents à elle avaient renoncé quand elle était partie de la maison familiale à seize ans. Ils n'avaient même pas signalé sa disparition de peur que la police mette son nez dans leur vie décalée. D'après Lucy, ils avaient inventé quelques mensonges rassurants pour les professeurs et les voisins. Ils avaient noyé l'affaire et n'avaient jamais revu leur fille.

L'imposant bateau orange ne tarda pas à arriver. L'île de Staten Island était à un point stratégique pour Angie. À toute heure du jour et de la nuit, elle pouvait rejoindre le poste en moins d'une heure. Les loyers étaient aussi moins chers qu'à Manhattan et vu qu'Angie refusait toute aide financière de ses riches parents, elle pouvait mettre de côté des sous pour les études de Josh.

Joshua, un adorable petit garçon de neuf ans. Sophia avait tout de suite accroché avec sa personnalité attachante. Il était cultivé, téméraire et très affectueux pour un garçon de cet âge.

En été, Sophia adorait se mettre sur le pont pendant la traversée et sentir la brise marine chaude sur son visage. À son arrivée à New York, elle faisait ce circuit aller-retour des dizaines de fois pour admirer gratuitement la légendaire Statue et profiter de sa toute nouvelle liberté de mouvement.

Mais aujourd'hui, le vent était glacé. Sophia apprécia donc la banquette intérieure dans la cabine chauffée. Une annonce indiqua que la traversée de vingt-cinq minutes touchait à sa fin. Sophia se leva pour attendre près de la sortie et ne pas perdre de temps au moment du

débarquement.

Dehors, elle sortit un sandwich au thon de son sac, précautionneusement emballé dans un film plastique, et le mordit avec appétit. Il était presque 13H00. Les restaurants qu'elle longeait étaient bondés.

Arrivée devant l'immeuble en quelques pas, Sophia enfourna une pastille à la menthe dans sa bouche pour faire disparaître l'odeur de poisson. Elle tapa le code qu'elle connaissait par cœur et monta à pied les trois étages sombres.

Une petite tête brune vint lui ouvrir la porte.

— Coucou tombeur ! lui dit Sophia en lui ébouriffant les cheveux.

— Bonjour Sophia ! fit le petit garçon avec un large sourire. Viens voir ma nouvelle maquette ! dit-il en lui tirant la main jusqu'à sa chambre.

— Tu as eu un nouveau cadeau ? Un mois après ton anniversaire ? Tu es trop gâté mon cher ! dit Sophia avec un petit sourire complice.

— Mais non ! C'est mon grand-père qui me l'a envoyé. Ça a mis longtemps à arriver !

— Los Angeles, c'est loin tu sais.

— Maman dit qu'on ira un jour quand on aura assez d'argent à la banque.

— Chouette ! Allez, montre-moi cette merveille.

Angélique apparut sur le pas de la porte.

— Salut ! dit-elle à Sophia. Josh, laisse-la un peu respirer, elle n'a même pas eu le temps de poser ses affaires !

— Mais je voulais lui montrer l'avion de grand-père, maman !

— Salut Angie ! Y a pas de soucis, j'adore les maquettes, fit Sophia agenouillée par terre en souriant à l'enfant. Je rêve juste d'un café.

— OK, je vous laisse jouer. Je serai dans la cuisine.

Une fois seule avec Josh, Sophia lui dit :

— Comment tu vas, bonhomme ? Pas de problème à l'école ?

— Non, tout va bien. J'ai mes copains. Et toi ? Tout va bien ? T'as l'air triste, dit Josh distraitement en faisant voler son avion.

Ce petit garçon avait décidément un sixième sens pour ressentir les émotions des gens.

— Je vais bien champion ! T'inquiète pas pour moi. Seulement quelques soucis à cause du boulot.

— Comme maman. Elle dit que j'ai beaucoup de chance parce qu'elle voit plein d'enfants malheureux dans son travail.

— C'est vrai que tu as beaucoup de chance d'avoir une maman pareille ! Elle t'aime plus que tout.

Tout en parlant, Sophia s'assit sur le rebord du petit lit. Son regard se posa sur l'oreiller constellé d'étoiles. Elle y vit un cheveu. Elle hésita quelques secondes, puis le ramassa discrètement et le mit dans l'emballage vide de son sandwich.

— Ton café est prêt ! cria Angélique de l'autre bout de l'appartement.

— Je te laisse bonhomme, on doit parler boulot avec maman, des affaires de grands.

— D'accord Sophia, dit Josh très absorbé par son jeu.

Elle longea le couloir jusqu'à la cuisine. Dans le salon régnait un désordre habituel. Du linge à plier sur le canapé, des paires de chaussures éparpillées au sol, des sachets de chips vides sur la table basse... Sophia ne faisait pas de reproches à son amie mais ne pouvait s'imaginer vivre ainsi. Son éducation stricte lui avait donné le goût de l'ordre. Étrangement, la chambre de Josh était la seule pièce bien rangée. Il n'avait pourtant vécu qu'avec Angie depuis qu'il était bébé. Ce gosse était vraiment étonnant.

— Tu te sens prête pour l'audience ? dit Sophia une fois assise devant son café fumant.

— Bien sûr, le dossier est limpide. Le plus dur sera de subir l'interrogatoire de ce chien de procureur. Il a les dents acérées et voudra faire porter le chapeau à la mère vu que le père est déjà six pieds sous terre.

— T'as plus de doutes sur madame Wexler ?

— Non, la p'tite a confirmé que son père l'avait menacée de tuer sa mère si elle parlait de leur petit secret.

Sophia secoua la tête en soufflant. Elle était bien placée pour savoir à quel point un non-dit si puissant pouvait être dévastateur.

— Madame Wexler est une sainte, enchaîna Angie, mais elle risque encore la prison.

— La petite Anna est toujours dans la famille d'accueil ?

— Hum. Après tout ce qu'elle a subi, heureusement qu'elle est tombée chez des gens bien. Ils ont un autre placement, une petite fille de sept ans.

— C'est bien qu'elle ne soit pas seule.

Sophia reposa sa tasse vide et récupéra ses affaires.

— On se voit demain ?

— OK ma belle !

— Salut champion ! dit Sophia en repassant devant la chambre de Josh.

— Au revoir Sophia ! répondit le petit garçon sans lever la tête.

Sophia eut une montée d'angoisse en pensant au cheveu noir dans son sac. Allait-il livrer ses secrets au labo et confirmer ses espoirs ?

So-So, lundi 4 septembre 2006

Aujourd'hui, c'est la rentrée. Pas n'importe laquelle, je rentre en première année d'école secondaire. Un nouvel établissement mais rien ne va vraiment changer car tous ceux qui me connaissent déjà y seront aussi. Bien sûr, il y aura quelques nouvelles têtes du bled d'à côté. Ils ne me regarderont pas comme une bête curieuse les premiers jours. Mais je ne me fais pas d'illusions, ils sauront très vite que je ne suis pas comme eux.

Au primaire, on était trois enfants à faire partie de la Communauté du Pardon. Tous rejetés et les cibles idéales pour les moqueries. C'est tellement facile de se sentir forts quand on est nombreux face à trois proies innocentes. Des agneaux encerclés par une meute de louveteaux. Mais, on a grandi et la meute me semble plus menaçante aujourd'hui.

En plus, Lucy est tellement excellente en classe qu'elle vient de passer un an plus tôt en enseignement pré-universitaire. Je n'aurai donc pas d'alliée dans la cour. Elle et Agathe ne se sont jamais laissées faire et les brimades ont fini par s'arrêter. Elles ont même trouvé des amies plus tolérantes que les autres filles qui les ont acceptées comme elles sont.

Mais moi, je n'ai jamais réussi à me rebeller ou à en parler aux adultes. Alors je suis la cible parfaite, celle qui encaisse et ne rend jamais. Je sais qu'un jour viendra où je ferai mes propres choix. Je n'ai pas la foi comme Agathe et mes parents. Je n'y crois pas vraiment, donc dès que je pourrai, je partirai de la Communauté. Mais pour faire quoi ? Papa et maman ne me parleront plus si je le fais. Je ne veux pas les perdre, alors pour l'instant, j'attends.

C'est donc une fois de plus la boule au ventre que je me suis préparée pour ma rentrée. Jean bleu, trop serré depuis quelque temps, T-Shirt noir et baskets blanches. Une tenue passe-partout. Surtout ne pas attirer les regards, se fondre dans la masse, espérer qu'ils m'oublient.

La cour est beaucoup plus grande qu'à l'école primaire. Je fais un rapide état des lieux avant l'annonce des classes. Je pourrai plus

facilement m'isoler pour lire ou dessiner. Peut-être derrière cette haie touffue ?

Je prie (je ne sais quelle puissance divine) pour ne pas me retrouver encore une année dans la même classe que Mathilde Poussin. C'est la pire de toutes. Malgré sa bouille d'ange et son joli nom, Mathilde est une peste. Depuis la première année au primaire, elle me lance à la figure des insultes, des moqueries et même des objets parfois. Un jour, elle et ses copines m'ont empêchée de sortir des toilettes pendant toute la récréation. C'est évidemment depuis ce jour que je panique dans les ascenseurs.

Faut dire que le père de Mathilde est un farouche opposant à notre Communauté. Il dit et écrit sur des pancartes qu'on est des fous, des illuminés, des gens dangereux. Moi, ça ne me blesse pas parce que je ne crois pas à nos théories religieuses, mais mes parents en parlent souvent à la maison.

Papa a même dit un jour au père de Mathilde, venu remettre en cause ses croyances :

— Personne n'est supérieur, personne n'est inférieur, mais nous ne sommes pas égaux non plus. Nous sommes tout simplement uniques, incomparables !

Je crois qu'il avait piqué cette belle citation quelque part et la beauté des mots a encore plus énervé Monsieur Poussin.

— Arrêtez de me saouler avec vos sornettes Simon ! Si vous croyez à vos belles paroles, cessez de vouloir nous convaincre en venant nous faire chier tous les samedis ! Vous réalisez que plus personne ne vous ouvre la porte ? Vous êtes fous ! Je plains sincèrement vos enfants !

Là, il a claqué la portière de sa Toyota et a redémarré en faisant crisser ses pneus. Papa n'a pas montré ses émotions, comme toujours. Il a seulement caressé doucement sa barbe sombre et a dit dans un élan de joie :

— Bon, les filles, ça vous dit d'aller manger un morceau chez Sam après les courses ?

Maman, mes sœurs et moi, on a juste souri. Personne n'a osé lui dire que c'est déjà ce qu'on fait tous les vendredis soir. La seule tradition à peu près normale chez les Simon. Remplir le caddie au Walmart, puis aller manger de la cuisine grecque sous l'enseigne rouge "Pita Sam".

Beaucoup d'enfants auraient adoré aller au resto toutes les semaines. Moi, je trouve ça pathétique et étouffant de manger toujours au

même endroit. J'ai des rêves plus grands. Je ne connais rien d'autre que ma petite ville. Je ne suis jamais sortie de Sorel-Tracy. À droite ou à gauche du "Pont neuf", mais jamais au-delà. Je n'ai même pas eu le droit de participer à la classe découverte dans le Parc National de la Mauricie il y a deux ans.

Je suspecte mon père d'avoir peur que le monde extérieur nous fasse saliver et qu'on décide de l'abandonner plus tôt que prévu.

— Moi, j'mettrai ma robe rouge, tu sais celle qu'j'avais à ton anniversaire !

— Oui elle est trop belle ! Moi, j'sais pas encore. J'demande à ma mère une jupe en cuir depuis des mois, mais y a pas moyen...

La discussion entre Gaby et Éléna me tire de mes pensées. Elles voient que je les regarde avec intérêt.

— Rêve pas Sophia ! La fête de Tom, c'est pas pour toi ! glousse la première.

— Ouais ! Tu casserais l'ambiance ! Et puis, t'as sûrement rien de joli à t'mettre ! ajoute la deuxième en tapant dans la main de sa copine.

Elles s'éloignent bras dessus, bras dessous sans attendre de réaction de ma part. Ces deux-là pourraient jouer à la perfection les méchantes belles-sœurs de Cendrillon.

Elles ont pourtant raison. Je ne suis pas invitée à l'anniversaire de Tom, ni à aucun autre d'ailleurs.

Au début du primaire, certains enfants me demandaient de venir. Mais comme mes parents ont toujours refusé, ils ne s'en donnent même plus la peine. Et de toute façon, ils n'en ont même plus envie. Ça ferait trop tache dans leur fête si parfaite.

J'aperçois Mathilde Poussin sous le préau. Comme d'habitude, elle se pavane devant sa cour. Entourée de six filles qui ne la lâchent pas des yeux, elle minaude devant Fabio.

Lui, c'est la star masculine de la cour de récré. Grand, brun, yeux verts, un sourire à tomber par terre. D'accord, moi aussi j'ai des papillons dans le ventre quand je le vois, mais je m'interdis de penser à lui. Même si je n'étais pas le mouton noir de l'école, je ne lui plairais jamais avec mes kilos en trop.

Le grésillement du micro m'arrache une fois de plus à ma rêverie. Les classes de première année sont appelées une par une. Ouf ! J'ai au

moins échappé à Mathilde pour une fois. Mais je sais qu'elle se rattrapera en récré et à la cantine.

On me bouscule ouvertement dans le rang. « *Débile !* », « *Erreur de la nature !* », « *Boudin !* » Je n'entends même plus. Je me répète les règles de survie :

- Règle n°1 : ne jamais aller aux toilettes à l'école.
- Règle n°2 : ne jamais laisser mon sac à dos par terre.
- Règle n°3 : toujours être la dernière dans le rang.
- Règle n°4, la plus importante : ne jamais montrer aux adultes qu'il y a un problème.

Alors quand notre professeur principal vient chercher notre rang, je ne dis rien et j'avance au rythme des insultes chuchotées.

Et ce soir, quand papa et maman me demandent si la rentrée s'est bien passée, je dis oui, comme d'habitude.

— Et la p'tite Poussin ? Elle est encore avec toi ?

— Non maman, Mathilde n'est pas dans ma classe cette année.

— Oh parfait ! Au moins, son père nous laissera un peu plus tranquilles.

À la cuisine, je sors mon goûter. Gargantuesque comme à chaque fois où je me sens mal. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. C'est comme si un monstre invisible m'enfonçait de son poing la nourriture au fond du gosier. Parfois, je file juste après aux toilettes parce que je me dégoûte. Parfois, j'ai besoin de sentir mon ventre rebondi pour être en sécurité. Alors, forcément, depuis mes huit ans, ma courbe de poids explose dangereusement.

— Fais un peu attention à ne pas abuser des bonnes choses So-So ! dit souvent papa.

— Oh laisse-la tranquille Philippe. Elle est en pleine croissance. J'étais comme elle à son âge.

— Et tu es restée ronde Mady. Je vous aime comme vous êtes mes chéries, mais vous savez toutes les deux que Dieu veut qu'on prenne soin du corps qu'il nous a généreusement donné.

Pas une seule fois, mes parents n'ont accusé quelqu'un d'autre que la gourmandise.

Après le goûter, je veux quand même tenter ma chance :

— Papa, pourquoi je ne pourrais pas aller à l'anniversaire d'une copine un de ces jours ? Je ne fêterai pas le mien. Mais qu'est-ce que ça fera à Dieu si je vais danser une heure ou deux en buvant un soda ?

Je connais déjà la réponse et je me rappelle la gifle reçue il y a deux ans pour avoir parlé de Noël, mais c'est plus fort que moi. Bien qu'à l'extérieur j'encaisse moqueries et coups sans rien dire, à la maison je n'arrive pas à me soumettre totalement. Papa me regarde seulement de ses yeux noirs, les sourcils légèrement froncés et me montre la direction de ma chambre.

Je la partage avec Lucy. On l'appelle « notre colocation » et ça nous plaît à toutes les deux.

Lucy et moi, on pourrait être jumelles si on n'avait pas quatre ans d'écart. Mêmes yeux sombres, mêmes cheveux ébène impossibles à coiffer, même peau mate, mêmes rondeurs. On ressemble à maman et à la grand-mère qu'on n'a pas connue. Olivia. Elle était dominicaine et Papi ne s'est jamais vraiment consolé de l'avoir perdue. Olivia se rendait au festival de La Vega à Puerto Plata. Elle n'a pas vu la voiture arriver et a traversé la rue.

Après la mort de sa femme, Papi est revenu à ses racines au Canada. Maman a dû changer de nationalité à six ans et ne garde en mémoire de son pays natal que quelques vagues souvenirs. Elle me parle parfois de la chaleur, des plages de sable blanc et des odeurs de poissons grillés. Cet endroit que je n'ai vu qu'en photo m'a toujours fait rêver. Je sais que j'irai un jour, quand je serai plus grande. Papi, lui, ne veut pas en parler. Ce pays d'adoption, qu'il aimait tant, lui a pris l'amour de sa vie et la mère de son enfant.

Dans la chambre, Lucy est assise à l'unique bureau de la pièce. Studieuse, elle doit encore être en train de travailler. Pourtant, elle ne fera sa rentrée que demain.

— Eh ma So-So ! Alors cette reprise, pas trop dure ?

— Tu m'as manquée ! Mais la bonne nouvelle, c'est que la peste n'est pas dans ma classe !

— Tant mieux ! Te laisse pas faire avec les autres non plus. Tu vas finir par trouver ta place.

Je lui réponds par un sourire et m'assois enfin sur mon lit fait au carré pour écrire.

William, dimanche 24 novembre 2019

En longeant exceptionnellement l'Hudson River pour mon jogging ce matin, mes idées tourbillonnent tellement dans ma tête que je ne parviens pas à me détendre. Le lever de soleil est incroyablement beau. La surface de l'eau scintille et les bâtiments du New Jersey au loin se détachent en ombres chinoises sur le ciel orangé.

Je me surprends à imaginer une balade romantique sur ces rives, main dans la main avec Sophia. Cette image est immédiatement chassée par le visage de Martha et celui de Ben. Retomber amoureux, ce serait les oublier un peu, les laisser partir davantage et cette pensée me fait horreur.

Je m'éloigne au pas de course du bord de l'eau pour parcourir les deux kilomètres qui me séparent de mon quartier. En traversant la Cinquième Avenue, je m'aperçois que croiser Sophia dans Greenwich améliorerait grandement mon humeur. D'une main glissée dans la poche de mon sweat à capuche, j'apprécie la douceur de son foulard. Ce serait inespéré et délicieux de tomber nez à nez avec elle pour pouvoir le lui rendre. Je me trouve soudain ridicule et ça me fait sourire.

Je coupe par Bowery et me retrouve dans le parc Sarah D.Roosevelt. Un camion de glaces est stationné devant la grille. Un père d'une trentaine d'années fait la queue, tout en portant un gamin sur ses épaules. Ils ont l'air heureux et insoucians. Mon imprudence m'a ôté toute chance de vivre des moments simples de bonheur comme celui-là.

Je fais quelques étirements contre un banc avant d'aller prendre mon petit-déjeuner au Egg Shop. Quand j'y venais avec Martha, avant que Ben occupe nos matinées, elle trouvait que mes traditionnels œufs brouillés-toasts-bacon étaient ennuyeux et s'amusait à commander pour elle une recette différente à chaque fois. À nouveau, je pense à Sophia et me demande comment elle aime ses œufs. Peut-être n'en mange-t-elle pas ?

De retour dans mon immeuble, je choisis d'emprunter les escaliers

pour grimper les sept étages qui me séparent de mon appartement. À chaque palier, je trouve une raison de laisser libre cours à mes sentiments naissants. J'en arrive à la liste suivante :

- 1er étage : Cinq ans de deuil, c'est peut-être suffisant,
- étage 2 : Cinq ans d'auto-flagellation, c'est sûrement assez,
- étage 3 : Il est temps que je refasse l'amour,
- étage 4 : Sophia est belle,
- étage 5 : Sophia est douce,
- étage 6 : Sophia a un accent craquant,
- étage 7 : Sophia me fait exploser le cœur.

C'est le souffle court, mais les idées plus claires que je gravis la dernière marche. En cherchant mes clés, le doute m'assaille à nouveau. Je me dis que Sophia est tout de même quelqu'un de mystérieux qui cache un lourd secret.

Le tintement de mon trousseau a encore une fois alerté mon cher voisin de ma présence. Il ouvre sa porte et me tend une assiette de cookies fumants.

— Bonjour Max, vous avez encore cuisiné ce matin ?

— Ça me maintient en forme mon p'tit Will !

Derrière lui, ses deux perruches font un concert dans leur cage.

— Chut les filles ! Je parle avec Will, les gronde-t-il.

Je suis devenu le voisin de Maximilien Hilton il y a quatre ans en arrivant dans cet appartement, après m'être décidé à vendre la maison familiale. Max est un vétéran. Il était un haut gradé de l'armée de l'air et a gardé sa prestance de commandant. Ses perruches et sa cuisine occupent presque toutes ses journées maintenant. On a tout de suite sympathisé tous les deux. Il me comprend, il est veuf depuis longtemps. Mais sa femme et lui n'ont jamais eu d'enfant. Alors, il m'écoute humblement lui parler de Ben, sans m'interrompre. Il sait qu'il ne me donnerait que des conseils illusoires.

Dès qu'il m'entend sur le palier, il m'y rejoint et nous parlons. Il n'a jamais accepté de rentrer chez moi pour se mettre à l'aise et il ne me propose pas non plus d'aller sur son canapé que j'aperçois du couloir. Nous sommes donc des amis de palier. Il m'attend régulièrement avec sa fabrication culinaire du jour et me dit sans cesse que je dois me remplumer.

— T'as une sale tête Will ! Va falloir te trouver une fille qui te fasse de bons petits plats et prenne soin de toi.

Mon sourire gêné doit être différent de d'habitude car Max me dit :

— Oh toi, t'as rencontré quelqu'un !

— Pas vraiment, c'est juste une de mes patientes qui me préoccupe.

— À d'autres Will ! Cette fameuse « patiente », dit-il en articulant bien ce dernier mot, elle est comment ? Tiens prends un cookie tant qu'ils sont encore chauds.

Je choisis le plus petit et réplique :

— Max... je dois aller me doucher, je viens de courir dix kilomètres.

— C'est vrai que tu sens pas la rose, mais j'en ai vu d'autres ! Tu iras te doucher quand tu m'auras parlé de cette fille.

— Vous êtes impossible Max ! Cette fille, comme vous dites, est ma patiente depuis cet été. Elle... est différente des autres. Elle est... incroyable !

— Tu lui as parlé ? Je veux dire, à part ton baratin de psy.

Je souris. Le franc-parler de Max me divertit.

— Non, je me dois de garder mes distances professionnelles. Et puis...

— Ta femme est morte depuis cinq ans Will ! Tu as le droit d'être heureux de nouveau. Tu comptes te punir encore longtemps ?

— C'est pas ça, c'est que j'ai peur de les oublier en reprenant quelqu'un dans ma vie.

— N'importe quoi ! Tu n'oublieras jamais. C'est juste que les grandes images de Martha et Ben occupent tout le devant de ton champ de vision pour l'instant. Cette Sophia est dans un coin de ta tête. Tu dois juste accepter que ta femme et ton fils reculent et laissent de la place. Mais ils seront toujours sur le côté.

— Pourquoi vous n'avez jamais refait votre vie vous ?

— Un vieux grincheux comme moi ? Y avait que ma Theresa pour me supporter ! Et puis, je suis bien tout seul avec mes bébés.

Comme en réponse, les perruches se remettent à jaboter.

— Mais toi, t'as même pas la moitié de mon âge. Tu dois rouvrir ton cœur à quelqu'un.

Ses paroles me laissent songeur et je reprends machinalement un cookie dans l'assiette restée dans ses mains.

— Promets-moi que tu vas lui parler si elle te plaît !

— En tous cas je vais y réfléchir Max ! Merci pour les conseils et les cookies. Ils sont délicieux.

- Prends ce qui reste.
- À quoi ça sert que j'aille courir si vous me gavez de bons petits plats ?
- T'es trop maigre. Les filles aiment les gars plus charpentés.
- Musclés, pas rembourrés ! Allez, je file sous la douche. À plus tard Max !
- À plus tard Will, réfléchis bien à ce que je t'ai dit. Martha souhaite aussi ton bonheur de là où elle est.

Le discours de mon voisin m'a fait du bien. En ouvrant le jet d'eau glacé sur mon visage, je vois pour la première fois une petite lueur d'espoir dans mon avenir.

Angie, lundi 25 novembre 2019

Pour moi, porter un tailleur et des talons, c'est comme un jour de carnaval. J'ai l'impression d'être déguisée. Mais mon boss tient à ce que les représentants de l'ordre soient élégants au tribunal pour être plus convaincants auprès du jury. De mon point de vue, ce n'est pas ma petite jupe et mon rouge à lèvres qui vont influencer leur décision mais je n'ai pas le choix. Heureusement, je ne suis appelée à la barre que pour les cas extrêmement graves tous les deux ou trois mois environ.

Mon dossier sous le bras, la démarche peu assurée, je monte les quelques marches extérieures de la Cour Suprême. J'y suis venue des dizaines de fois depuis le début de ma carrière mais je suis toujours impressionnée par ce lieu. C'est ici que se prennent des décisions qui inversent le cours des choses pour de nombreuses personnes.

Merde ! Je viens de me tordre la cheville sur la dernière marche. Je hais ces chaussures mais j'avoue qu'elles me font une belle silhouette. Si j'en avais quelque chose à foutre, je pourrais sûrement séduire un homme accoutrée comme ce matin.

Maître Stillman, l'avocate de madame Wexler, me rejoint au moment où je me masse la cheville d'une main, me tenant de l'autre à une des immenses colonnes en pierre.

— Bonjour mademoiselle Norton. Vous allez bien ?

— Bonjour Maître. Oui c'est rien, ces fichus talons ! Alors, vous pensez qu'elle a des chances ?

— On plaide coupable et la légitime défense. Elle devrait s'en sortir avec deux ou trois ans avec les remises de peine.

— C'est dégueulasse ! Cette ordure s'en tire bien finalement. Il n'a même pas à subir un procès pour viol et inceste. Elle lui a facilité la tâche.

— On verra bien. C'est le juge Trail qui préside ce matin. Une vraie peau de vache envers les femmes...

— Merde ! Oui je le connais. C'est un misogynne ce connard ! Il m'en a fait voir y a deux ans sur une affaire de cambriolage qui a mal tourné.

— Décrivez clairement les pièces à conviction. Ne prenez pas parti. Ça, c'est mon job.

— OK

— Je suis sérieuse Angélique ! Je peux vous appeler Angélique ?

J'acquiesce d'un signe de tête en allumant une clope. Elle continue.

— Si vous montrez au juge et au jury que vous êtes personnellement du côté de la mère, ils peuvent penser que vous n'êtes pas neutre et que vous avez interprété les relevés en sa faveur. Elle n'a pas besoin de ça vu les preuves accablantes de meurtre au premier degré. On doit juste prouver que monsieur Wexler était un mufle qui abusait allègrement de sa petite depuis longtemps et que madame Wexler a voulu la sauver.

— OK, j'ai compris. Les preuves sont nombreuses de toute façon. La gamine ne va pas témoigner je suppose ?

— Non, elle est trop jeune. On va juste projeter la vidéo de l'entretien où elle balance son père.

— Si sa mère est enfermée quelques années, elle sera placée dans une famille d'accueil long séjour ?

— Oui. La famille actuelle, c'est du provisoire en attendant les décisions définitives.

— Mesdames, veuillez entrer, la séance va commencer, nous dit un employé du tribunal au bout de quelques minutes.

J'éteins ma cigarette à peine entamée sous mon talon et jette le mégot loin des marches.

Dans un coin du grand hall, j'aperçois des membres des deux familles qui se tiennent éloignées l'une de l'autre. La mère de monsieur Wexler rentre la première, les yeux rougis. Elle veut que justice soit faite pour son fils, je comprends. Mais comment va-t-elle réagir en voyant les aveux de sa petite-fille ? Va-t-elle encore soutenir la mémoire de ce porc ? Je suppose qu'une mère reste une mère et qu'elle ne le reniera jamais.

Rentre ensuite le clan Pratt, la famille de madame Wexler. Ses parents, sa sœur cadette et son beau-frère. Quelques amis et collègues de l'hôpital les accompagnent aussi. Je m'étonne du peu de personnes présentes pour monsieur Wexler. Une mère éplorée, c'est tout ce qui lui reste. Les amis éventuels ont fui en apprenant ce qu'il avait fait à Anna.

Chacun des membres se place derrière leur avocat, à droite et à gauche de l'allée centrale. Je m'assois du côté accusée mais en retrait de

la famille. J'espère être appelée rapidement à la barre pour pouvoir me casser ensuite.

J'ai toujours l'impression d'assister à un enterrement quand je suis convoquée pour un procès. La famille aux yeux bouffis devant, les connaissances qui la soutiennent derrière, quelques curieux au fond, le côté solennel de l'attente avant que ça commence.

Encadrée de deux policiers en uniforme, menottée et en combinaison orange, madame Wexler entre et se place derrière la vitre en plexiglas des accusés.

Des murmures s'échappent dans toute l'assemblée. Je ne la connaissais pas avant le drame mais je suppose que ses joues creuses et son teint cadavérique sont dus aux deux mois passés en prison et à l'inquiétude qu'elle doit vivre au quotidien.

J'observe la mère de monsieur Wexler. Elle lance un regard noir chargé de reproche à sa belle-fille. Mais madame Wexler ne lève pas la tête. Elle ne regarde même pas sa propre famille. Sa mère est en larmes dans les bras de son mari. Elle sanglote en silence.

Tout à coup, le juge Trail fait son entrée dans sa robe noire de magistrat. L'assistance se rassoit sans bruit. Le procès commence.

Nous entendons à la barre plusieurs membres de la famille de madame Wexler et quelques-uns de ses amis. Le but de son avocate est de dépeindre un profil psychologique équilibré, un portrait de mère aimante et d'épouse dévouée. Je trouve d'ailleurs qu'ils en font un peu trop car ils ont tous peur de dire une connerie qui sera retournée contre elle.

D'après les voisins mitoyens, chez qui madame Wexler s'est réfugiée après le meurtre, ils n'ont « jamais entendu le moindre mot au-dessus de l'autre en huit ans de voisinage ».

La mère de madame Wexler, trop effondrée, ne parvient pas à s'exprimer. Le père raconte beaucoup de choses sur sa fille. À quel point elle aimait son mari et sa petite, son dévouement à l'hôpital où elle exerce depuis douze ans, les nombreux amis qui l'adorent. Il est intarissable et Maître Stillman doit l'interrompre.

Vient enfin mon tour. Je m'avance dans l'allée à l'annonce de mon nom. Le greffier me fait poser la main droite sur une Bible et jurer de ne dire que la putain de vérité. Comme si ce livre allait changer quelque chose ! Je m'assois sur le fauteuil en bois inconfortable.

Maître Stillman me pose des questions simples et rythmées sur

lesquelles je suis à l'aise. On projette des tableaux de relevés ADN qui prouvent que monsieur Wexler était présent dans le lit de sa fille : cheveux, poils pubiens, peau et salive. Je dois les expliquer aux jurés.

Puis, moment plus difficile pour la famille, apparaissent à l'écran les analyses du kit de viol fait sur Anna la nuit du meurtre. Non seulement l'ADN de monsieur Wexler a été prélevé sur et dans sa fille, mais en plus, l'appareil génital de la gamine montre des traces de viol à répétition. Madame Wexler se retourne violemment pour vomir. Le juge annonce une pause de vingt minutes.

Merde ! C'est bien ma veine qu'elle ait l'estomac fragile ! Je vais devoir encore attendre des plombes pour que l'accusation m'interroge. J'ai au moins l'occasion d'aller m'en griller une.

Sur le perron, tous les fumeurs se retrouvent. Je reste à l'écart pour ne parler à personne. Des membres des familles accusées ou victimes viennent souvent me voir lors des procès. Certains me remercient d'aider leur parent, d'autres m'insultent de renforcer sa peine. Tout dépend des preuves que j'apporte au procès. Heureusement, aujourd'hui, personne n'ose le faire. Seule la mère de monsieur Wexler aurait pu m'en vouloir mais elle n'est pas sortie.

L'employé de tout à l'heure nous rappelle avant que j'aie pu finir ma clope une fois de plus. La fouille et le passage au détecteur de métaux recommencent.

Je me rassois à ma place inconfortable, essayant de remonter discrètement mes collants. Maître Stillman vient me dire que je m'en sors très bien mais que le plus dur va arriver. Elle a presque fini sa partie. Après, c'est au tour de l'accusation. La partie adverse va bientôt déverser ses phrases assassines qui peuvent démonter une plaidoirie en un rien de temps. Je me demande ce qu'ils vont trouver à dire contre nos preuves irréfutables de viol. Ils vont peut-être seulement prouver que monsieur Wexler ne méritait pas la mort malgré ses actes. Le problème s'ils font ça, c'est que je serai d'accord avec eux. Monsieur Wexler méritait de croupir dans une prison de l'État et de subir les mêmes violences que sa fille.

Quand le procureur se lève pour m'interroger, je me sens comme une gamine qui doit réciter sa leçon devant toute la classe. Je maîtrise mon sujet, mais je redoute les questions pièges.

Graham commence toujours par des voies détournées pour

déstabiliser.

— Depuis combien de temps exercez-vous vos fonctions à la NYPD, mademoiselle Norton ?

— Je suis dans la police depuis onze ans, mais j'ai obtenu ma promotion de lieutenant il y a deux ans.

— Moins de dix ans après avoir intégré la police ? C'est une ascension rapide ?

— On peut dire ça.

— Répondez par oui ou non, s'il vous plaît.

— Oui, c'est plutôt rapide. Mon chef était satisfait de mon travail et un poste s'est libéré. J'ai donc été promue.

— Pensez-vous avoir assez d'expérience pour mener cette affaire ?

— Oui, bien sûr. Mon équipe et moi avons résolu de nombreuses enquêtes similaires.

— Vous voulez dire des enquêtes où la femme assassine de sang-froid son mari ? demande le procureur Graham avec aplomb.

Des murmures s'élèvent dans la salle.

— Non, je veux dire des affaires d'inceste sur mineurs et d'homicide involontaire avec légitime défense au sein d'un couple.

— Veuillez noter monsieur le juge et chers jurés que mademoiselle Norton donne son avis avec peu d'objectivité.

— Objection ! intervient l'avocate. Mademoiselle Norton faisait seulement référence aux types d'enquêtes qu'elle a l'habitude de mener.

— Objection refusée Maître Stillman. Mademoiselle Norton, me dit le juge avec froideur, tenez-vous en aux faits. Votre point de vue sur le chef d'accusation ne vous est pas demandé.

Merde ! 1-0 pour l'accusation.

— Poursuivez Maître Graham.

— Bien monsieur le juge. Mademoiselle Norton, votre travail de prélèvement ADN date du 10 septembre, lendemain du meurtre de monsieur Wexler.

Je hoche la tête. Où veut-il en venir ?

— Est-ce vrai que le soir du 9 septembre, vous offriez des tournées de vodka à votre équipe pour fêter votre anniversaire ?

Nouveau bruissement dans l'assistance.

— C'est vrai que je fêtais mon anniversaire, sur mon temps libre.

— À quelle heure êtes-vous rentrée chez vous pour dormir ?

— Je ne vois pas le rapport avec ce procès !

— Répondez à la question mademoiselle Norton. Vous verrez le rapport dans quelques minutes.

En réalité, je sais très bien où ce putain de procureur veut en venir. Vu que les preuves de la défense sont bétons, il veut montrer que j'étais encore sous l'emprise de l'alcool ou du moins trop fatiguée pour réaliser correctement la gestion de l'équipe scientifique. Le connard ! Il a bien préparé son coup parce que même s'il ne parvient pas à son but, il aura insinué le doute dans l'esprit du jury. Graham est très fort à ce petit jeu-là.

— Rappelez-vous que vous êtes sous serment et que j'ai des témoins pouvant attester de l'heure.

— Je suis rentrée à environ 5H00 du matin.

— Et à quelle heure étiez-vous chez les Wexler ?

— Mon biper m'a réveillée à 7H00. J'ai dû arriver une heure plus tard chez eux.

— Vous avez donc bu jusqu'au petit matin et dormi deux petites heures avant de repartir travailler ? C'est bien ça mademoiselle Norton ?

— Oui. Je ne devais pas être de service normalement mais un collègue était malade et c'est moi qu'on a chargée de l'affaire.

— Vous ne buvez donc jamais les veilles de service ?

— Je n'ai pas dit ça mais... là, c'était particulier, c'était mon anniversaire et ...

— Estimez-vous avoir correctement fait votre boulot ce jour-là ?

— Oui, bien sûr. J'ai suivi la procédure et l'équipe scientifique a fait les prélèvements habituels.

— Un témoin dit que vous avez eu une migraine et que vous étiez particulièrement énervée.

— N'importe quoi ! C'est qui le connard qui vous a dit ça ?

— Surveillez votre langage, mademoiselle Norton, intervient le juge Trail. Encore une remarque et je vous fais sortir de la salle !

— Excusez-moi monsieur le juge. Je veux dire que je suis sujette aux migraines. Ce n'est pas dû à l'alcool ou à la fatigue, bien que ça peut les augmenter. J'ai l'habitude, je suis en mesure de gérer mon travail même si une migraine commence. Et c'était le cas ce jour-là. De plus, mon « énervement », comme dit votre témoin, vient du fait que le chien de la famille était encore sur place. Il aboyait dans la cuisine depuis notre arrivée et la SPA ne venait jamais. C'était dur de se concentrer avec ce raffut et puis, j'avoue que je n'ai jamais aimé les chiens. D'où mon

éventuel agacement.

—Vous reconnaissez donc avoir eu du mal à vous concentrer.

— Non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire, vous interprétez tout...

— J'en ai fini avec le témoin, dit Graham en me tournant le dos.

J'ai soudain une furieuse envie de quitter un de mes talons et de lui balancer sur l'arrière de son petit crâne chauve et luisant. Il ne m'a posé aucune question sur nos relevés. Il sait que tout accuse feu son client. Mais il a réussi à me faire passer pour une flic instable, alcoolique et indigne de confiance.

Je sors déçue et énervée du tribunal. Je consulte mon portable resté éteint pendant le procès, tout en m'allumant une clope. J'ai un message de mon chef, me disant que je dois rappeler illico-presto la police locale d'un patelin au Canada. Un certain Harold Fray, policier à la retraite, chargé d'une affaire pour meurtre à l'époque, doit être contacté. Une histoire de réouverture d'enquête dix ans après des faits.

Je ne comprends rien à ce message mais il a le mérite de me faire un peu oublier ma cuisante défaite. *Madame Wexler, je suis désolée, mais vous risquez de passer quelques années de plus en prison finalement...*

Je ne rêve que d'une chose : retrouver Josh et nous préparer du popcorn pour nous empiffrer devant un navet à la télé.

Mais je dois d'abord retourner au poste pour faire mon rapport. J'y verrai Sophia. Ses photos, projetées sur grand écran, ont au moins été utiles, bien plus que mon discours incohérent. J'espère qu'elle réussira à me reconforter.

Sophia, vendredi 6 décembre 2019

Comme le lui avait proposé Dany, Sophia avait posé quelques jours de congé. Mais ce n'était pas pour accompagner son ami sur les pistes blanches. Elle devait rendre visite à son grand-père Henri.

À chaque fois qu'elle y allait, elle devait se replonger dans son passé destructeur. Elle en souffrait mais elle aimait cet homme par-dessus tout et ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Il avait été là pour elle quand elle en avait eu le plus besoin, alors elle pouvait bien prendre des risques pour lui et surmonter sa douleur le temps d'un long week-end.

Dans l'avion qui l'amenait à Montréal, elle souffla un peu. La douane était toujours un lieu stressant pour elle. Sophia pensait à chaque instant que son passé allait lui atterrir en pleine figure, au moindre faux pas.

Le chef lui avait finalement accordé ses jours de repos assez facilement car, en décembre, le taux de criminalité avait tendance à baisser, contrairement au nombre de suicides à l'approche des fêtes. Les gens seuls se sentaient encore plus seuls. Noël avait longtemps été une période désagréable pour Sophia mais aujourd'hui, elle aimait le fêter avec sa sœur Lucy, en famille. Une soirée festive aurait également lieu à la NYPD, avec un cadeau chacun d'un père Noël surprise.

Cette année, elle avait tiré au sort une jeune recrue qu'elle ne connaissait même pas. L'année dernière, ce fut plus facile. Elle avait dû gâter Angie et avait reçu un foulard bleu de la part du chef, celui qui devait toujours être chez son psy...

D'ailleurs, maintenant qu'elle pensait à son amie, elle trouva qu'Angie avait eu une drôle de réaction quand elle avait posé ses jours de congé. Elle qui était la première à l'encourager d'habitude pour rendre visite à sa famille, elle avait émis plein de réserves absurdes : trop de neige au Canada, trop de travail au poste, un ticket de ciné qui allait périmer samedi, avec lequel elle voulait aller voir le dernier Woody Allen en sa compagnie, et encore au moins deux raisons, dont Sophia ne se

rappelait même plus.

L'hôtesse passa près d'elle, avec son chariot de boissons. En moins de deux heures de vol, c'était tout ce que la compagnie proposait aux voyageurs. Elle choisit une eau gazeuse avec une rondelle de citron et la sirota en essayant de se concentrer sur son nouveau bouquin.

Elle avait commencé depuis quelques jours « *Le pouvoir de la confiance en soi* » de Brian Tracy. William Harris le lui avait conseillé lors d'une séance. La confiance en elle, il était vrai qu'elle en manquait encore bien qu'elle ait mille fois plus d'assurance aujourd'hui que dans son enfance. Ses parents ne lui avaient pas appris à exprimer ses souhaits. Ils avaient montré à Sophia, et à ses deux sœurs aînées que dire ce qu'on veut et croire que ça va marcher étaient mal. Elle avait donc, tout naturellement, enfoui au plus profond d'elle-même sa véritable personnalité et tenté de rentrer dans le moule réduit que ses parents avaient prévu pour elle. Il avait fallu que des événements graves se passent dans sa vie pour que sa carapace tombe et que Sophia se connaisse enfin. Bien sûr, on ne balaie pas seize ans de bourrage de crâne d'un revers de main et le chemin était encore long avant que Sophia ne se sente pleinement libre de sa vie.

En faisant le point dans cet avion surchauffé, elle fut soudain emplie de gratitude pour tout ce qu'elle avait obtenu dans sa nouvelle vie. Une ville qu'elle adorait, un joli appartement, un salaire plutôt correct, une passion pour la photographie, et surtout deux amis fidèles. Et ce petit garçon. Josh la rendait heureuse. Elle éprouvait le besoin vital de le voir très souvent.

L'analyse du cheveu ramassé chez Angie ne devrait pas tarder à confirmer ce qu'elle savait déjà. Le laboratoire où elle l'avait envoyé, accompagné de l'autre cheveu, noir lui aussi, avait parlé d'un délai d'un mois. C'était long, mais elle avait déjà attendu deux ans avant de se décider. Elle n'était pas à trente jours près. De toute façon, elle ne pouvait pas se permettre de gagner du temps en faisant faire les analyses au labo de la NYPD. Trop de questions seraient posées. Alors, quand elle avait découvert ce système de kit de prélèvements à envoyer de manière anonyme par la poste, Sophia avait pris son courage à deux mains. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle ferait des résultats. Elle n'y avait pas encore réfléchi. Et s'ils lui donnaient tort ? Le doute l'assaillit quelques minutes mais elle chassa rapidement cette idée négative de sa tête. Elle

sourit. Les conseils de ce livre commençaient à porter leurs fruits.

Une annonce indiqua aux voyageurs de regagner leur place et d'attacher leur ceinture pour l'atterrissage. Montréal approchait. Température au sol : -12°C. Elle avait connu bien pire !

Elle n'eut pas à attendre sa valise car pour trois jours de voyage, Sophia n'avait pris qu'un bagage à main. Elle enfila ses habits chauds et sortit devant l'aéroport pour trouver un taxi. Elle s'engouffra dans la première voiture libre.

— La maison de repos « Les Iris » s'il vous plaît monsieur... Oh !

Pardon ! Madame ! C'est si rare de voir une femme chauffeuse de taxi que..., bredouilla Sophia en français.

— Pas de problème mademoiselle ! Quelle rue ?

— On va jusqu'à Oka. Rue Notre-Dame. Vous devez rejoindre l'autoroute 10.

— Ça va vous coûter un max !

— Je sais, mais je n'ai pas de temps à perdre avec un bus.

— Bon, c'est parti ! On en a pour moins d'une heure.

— Démarrez, s'il vous plaît. Je suis pressée de retrouver quelqu'un.

La dame occupait près de la moitié de l'habitacle. Sa voiture empestait la citronnelle. Au moins, ce n'était pas une odeur de cigarette froide qui accompagnerait Sophia pendant le trajet. Elle avait toujours du mal en respirant à côté d'Angie. Son amie était presque en permanence entourée d'un halo de fumée. Mais dans son appartement, Angie se l'interdisait. Pour Josh. Elle sortait sur le balcon, même en plein hiver. Pourtant, l'odeur tenace restait collée à ses vêtements et ses cheveux.

Le trajet se passa dans le silence. La femme avait dû sentir que Sophia n'avait pas une grande envie de bavardage quand elle avait sorti son livre et grogné deux ou trois réponses monosyllabiques à ses questions.

Aux abords de la petite ville, la voiture ralentit et s'engagea rapidement dans la rue que Sophia connaissait bien maintenant. Cela faisait quatre ans qu'Henri Lavoie était dans ce centre spécialisé. La façade faisait penser à une grande maison, entourée de jacinthes et d'iris l'été. Le cadre était magnifique, bordé d'un grand parc, bien que la majorité des quarante-six résidents ne se rappelaient pas leur balade d'un jour sur l'autre. En ce mois de décembre, un épais tapis de neige